

Qui naguères dormoient dans les antres du Nord,  
Soufflent la tempête et la mort ;

Quand l'avalanche tombe, et d'un choc effroyable,  
Sépare deux amis qu'en sa chute elle accable ;

Quand une mère, un fils, l'un à l'autre arrachés,  
Et roulés dans le fleuve immense,

Vont d'abîme en abîme, avec la violence

Des traits que l'arc a décochés ;

Soudain la troupe magnanime (1)

Dont l'ame, dont les yeux brûlent d'un feu sacré,

Vient redemander à l'abîme

Ce que l'abîme a dévoré.

En vain le vent rugit et la montagne gronde ;

La sonde (2) a pénétré dans l'horrible prison :

Un souffle pur, un doux rayon

En ont percé la nuit profonde.

Le sang, que l'on ranime, a jailli sous le fer ;

Comme un ruisseau qui se promène,

Il va, chargé d'un nouvel air,

Le répandre de veine en veine.

Son prompt retour a coloré

Ces lèvres, ce front, ce visage,

Ternis auparavant par un sombre nuage ;

On y rallume par degré

Le sentiment et la pensée ;

On rend à la fibre glacée

De la chaleur et du ressort ;

(1) Les Religieux de l'Hospice.

(2) C'est en sondant la neige, qu'on retrouve les voyageurs qu'une avalanche a engloutis. Rendus au jour, on les saigne, et suivant le besoin on leur administre d'autres secours. (Note du Poëte.)